

Québec français



Gabrielle Roy

Gilles Dorion and Maurice Émond

Number 36, December 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51340ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

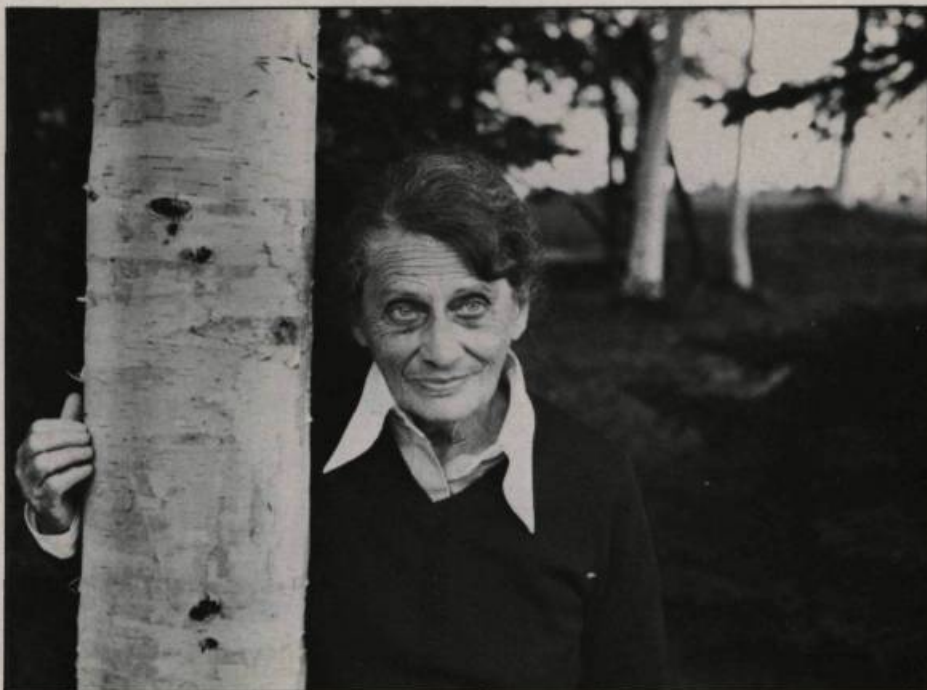
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorion, G. & Émond, M. (1979). Gabrielle Roy. *Québec français*, (36), 35–37.



Gabrielle Roy

• **Toute joie, même la plus spontanée, semble, chez vous, teintée de mélancolie, vouée en tout cas à disparaître. Pourquoi ?**

— De par sa nature la joie ne peut durer. Le bonheur, oui, quelque temps... un jour... des semaines... des mois... des années quelquefois. Mais la joie est une étoile filante. Elle nous prend par surprise. Elle surgit, s'empare de notre cœur, s'il lui est ouvert, pour le dilater d'aise, puis elle s'éteint. Que s'est-il passé ? Tant la joie est insaisissable, on ne sait de quoi elle va naître ni ce qu'elle signifie. Parfois elle m'a donné le sentiment qu'elle m'avait, pour un instant, réunie à tout ce qui un jour dans l'univers ne fut sans doute qu'un, pour être ensuite séparé, et depuis lors se languir et aspirer à être de nouveau rassemblé. C'est peut-être à l'infini que la joie pendant un instant nous rattache. Mais aussi, quand elle n'est plus là, quel vide, quel ennui !

• **Vous dites dans *Cet été qui chantait* que les efforts humains en fin de compte sont voués à une sorte d'échec. N'y a-t-il pas dans votre œuvre un pessimisme profond, proche du désespoir ?**

— Sans doute l'espoir et le désespoir se côtoient dans mes livres comme ils se côtoient dans ma vie. J'ai passé bien des fois de l'un à l'autre. Si nous n'avions pas frôlé le désespoir — ou tout au moins la détresse la plus vive — saurions-nous seulement ce qu'est l'espoir ?

L'espoir n'est pas une chose donnée une fois pour toutes. Je crois que c'est une longue et patiente victoire remportée sur les voix de découragement qui nous assaillent de toutes parts. Une lueur toujours menacée dans le noir qui nous environne.

En fait nous serons toujours là-dessus, partagés, une part de nous, la raison, disant : « Pourquoi les choses iraient-elles mieux ? N'ont-elles pas été de mal en pis depuis que les hommes existent ? » Mais l'autre part de nous, l'âme, la rêveuse, la voyante, insiste : « Tout de même, le cœur humain n'est-il pas un peu meilleur aujourd'hui ? N'y a-t-il pas des signes ? »

Je croirais peut-être plus volontiers la raison mais c'est à l'âme que je fais confiance.

• **Pourrait-on appeler fatalité cette force aveugle souvent impitoyable qui semble poursuivre vos personnages ?**

— Peut-être. Je ne crois pourtant pas que la fatalité nous gouverne absolument. Nous avons une marge de liberté. La fatalité joue cependant pour une part dans nos vies et dans certaines vies plus qu'en d'autres. Qui peut nier que le poids des tares héréditaires, parfois aggravé par le milieu, ne pèse lourd sur des êtres, ramenant, génération après génération, les mêmes malheurs ! Pourtant il arrive que même ce cercle infernal soit parfois rompu. Un peu de bonheur y a pénétré. La confiance a été accordée à quelqu'un qui n'en avait

jamais reçu la moindre parcelle. Et voilà la petite flamme de l'espoir allumée.

• **Que représente pour vous l'immense tendresse humaine, partout présente dans votre œuvre ?**

— La tendresse humaine, pour moi, c'est le miracle quotidien qui s'accomplit dans notre monde malade. C'est notre unique recours. Le seul remède à la douleur de vivre.

Quand le Bouddha, parti à la recherche du remède à la souffrance des hommes : la maladie, l'âge, l'usure, la solitude, le mépris, la mort, atteignit le but de son pèlerinage, j'aime m'imaginer que ce qu'il trouva, pour calmer enfin l'angoisse de son cœur, ce fut, plutôt que le nirvâna et l'anéantissement en Dieu, la vision qu'un jour les hommes, au sein de leur commune misère, en viendraient à s'entraider.

Une simple chanson, la Goualante du pauvre Jean, dit d'ailleurs très bien ce qui en est : « Sans amour on est rien du tout. »

Il faut toutefois distinguer entre l'amour qui veut beaucoup pour soi et la tendresse dont le premier souci est pour l'autre.

• **La tendresse chez vous se double souvent d'une révolte qui éclate parfois sans avertissement. Comment expliquez-vous que la tendresse n'arrive pas à la contenir ?**

— Parce que la tendresse, tout immense et agissante qu'elle soit, n'en est pas

moins qu'une goutte pour les assoiffés que nous sommes. Qui donc s'est jamais senti aimé et aimé selon les profondes aspirations de son cœur? Ce pauvre cœur devra peut-être attendre le Royaume pour être enfin comblé. Les déshérités que nous sommes s'en désolent et lancent leur cri d'impatience et de détresse.

• **D'où vient ce grand amour de la mer et des montagnes?**

— Je ne sais trop. Il demeure une si grande part de mystère dans nos attachements invincibles. Simplement, je pense, la montagne et la mer, autant que la plaine, me sont source de ravissement sans que je sache vraiment pourquoi. Peut-être m'apparaissent-elles comme des merveilles de la création, de grandes «voix de silence» appelant vers on ne sait quoi en nous qui est, à leur image, insondable.

• **Pour qui écrivez-vous? Avez-vous pour chaque livre un public différent en tête?**

— Pour qui j'écris! Certains jours, empruntant la voix du poète, je serais tentée d'évoquer ce «rêve étrange et pénétrant...» que je fais d'un lecteur... «et que j'aime et qui m'aime...» Plaisanterie à part, il reste que sans un climat autour de moi d'amitié et d'affection, je ne travaillerais probablement pas, je trouverais peut-être que l'effort n'en vaut plus la peine. L'échange est à la base même du désir d'écrire.

Tout cela, jusqu'à un certain point, est quand même verbiage. La vérité, comme l'a dit Valéry, c'est que nous ne savons rien. Sait-on seulement pourquoi l'on fait ce que l'on fait? Sans doute parce que nous allons mourir et que nous voudrions laisser une trace de notre passage.

En fin de compte, c'est parce que nous n'avons pas de réponses à nos questions que nous en formulons autant.

Je n'ai encore jamais reçu de questionnaires qui ne contenaient pas cette question: Pourquoi écrivez-vous?... et nulle part trouvé une réponse qui mettrait fin une fois pour toutes à l'interrogation.

• **Mettez-vous beaucoup de temps à écrire un livre?**

— Il y en a qui se font très vite dans une sorte d'état de grâce et d'abandon. D'autres, comme *Alexandre Chenevert*, par exemple, m'ont hantée, pourchassée au long de bien des années. Ils continuent encore d'ailleurs à me relancer. Chenevert surgit encore parfois devant moi pour se plaindre de ce que je n'ai pas tout dit de ses angoisses. Il voudrait que je mette à jour les malheurs, les souffrances, les guerres qui ont eu

lieu depuis que je l'ai quitté. Il m'a dit: «Prenez l'affaire du Cambodge. C'est inimaginable que des gens là-bas meurent de faim comme des mouches, alors qu'ici nous sommes malades de trop manger.» J'ai beau essayer de calmer Chenevert. Il m'en veut de vouloir fermer l'œil. Le petit homme pointilleux et fraternel veille à ce que je ne tourne pas le dos à ce qui souffre. Heureusement qu'il y a des livres qui naissent autour de l'espoir que du malheur innombrable. Quand j'y arrive, j'en suis moi-même toute réconfortée.

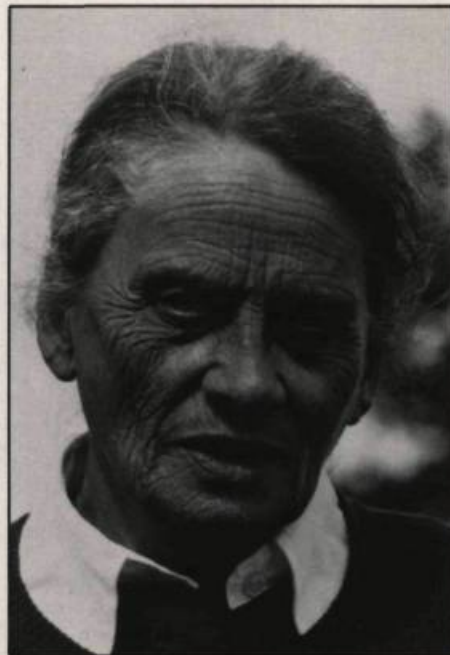
• **Écrivez-vous avec plaisir, avec joie?**

— Quelquefois dans l'exaltation. Il semble qu'on n'ait qu'à enfourcher une monture, et le récit galope si bien qu'on a peine à le suivre. Souvent, on traîne misérablement en arrière. Il n'y a sans doute pas de métier autant que celui d'écrire où l'on soit moins assuré de rien et toujours ballotté. Un moment porté par un enivrement fou. Puis plongé dans l'abattement. Et de nouveau soulevé. Il y a des jours où je me demande si ce cruel balancement n'est pas ce qui nous consume le plus... à moins que ce ne soit ce qui nous conserve...

Il doit y avoir des créateurs — j'imagine Claudel ainsi — qui restent comme de solides grandes tours en plein juste milieu. Je les envie.

• **Êtes-vous davantage conteuse que romancière?**

— Je pense être les deux tour à tour, selon les besoins de la cause. Habituellement, le sujet dicte sa propre structure, et c'est, selon le cas, le roman, le conte, la nouvelle, ou les nouvelles apparentées s'emboîtant l'une dans l'autre et se



complétant pour, en fin de compte, signifier plus que la somme totale des parties, comme dans *Rue Deschambault*, par exemple. Je trouve cependant de plus en plus difficile de distinguer entre le roman de forme usuelle et le genre de livre à la Scheherazade des *Mille et Une Nuits* où le récit appelle le récit qui appelle le récit qui appelle le récit. De plus en plus m'enchantent cette manière parce qu'elle me semble toujours mouvante et contenir le moins de temps creux et le plus de temps forts.

La vie y gagne ce qu'y perd peut-être la forme.

• **Les contestations et les revendications de vos personnages sont-elles les vôtres?**

— Quelquefois, mais pas nécessairement. Je m'efforce de rester dans la neutralité, donnant voix, autant que possible, à travers mes personnages, à divers courants d'idées qui peuvent les opposer les uns aux autres ou à moi-même. Mais il est presque inévitable que s'entende de temps à autre, dans le vif de la discussion, la propre voix passionnée de l'auteur.

• **Que l'on songe à Azarius, Alexandre, Jimmy, Sam Lee Wong ou Stépan, l'on voit des hommes faibles et désorientés. Pourquoi leur réserver un tel sort?**

— Sont-ils tellement plus faibles, plus désorientés que tant d'entre nous? Quoi que l'on dise, une grande masse d'êtres humains est plutôt, je crois, à leur ressemblance. Azarius aurait pu être un homme beaucoup plus solide et assuré s'il n'avait pas été réduit à cette misérable existence de touche-à-tout puis de chômeur. Aujourd'hui encore le chômage et le curieux fonctionnement de l'assurance-chômage sont en train de réduire des hommes dignes à l'état de quémandeurs, de paresseux, bientôt de parasites. Alexandre, tout faible qu'il soit, assume comme il peut, du moins par la désolation, le malheur des hommes, et cela lui confère, il me semble, une sorte de grandeur. Sam Lee Wong, qu'on ne dise pas de mal de lui! Son infinie patience, son incroyable docilité au sort, en font, à mes yeux, un être de courage. Qu'aurait-il pu faire d'autre que ce qu'il a fait, seul de son espèce, si loin isolé dans cette Saskatchewan poudreuse de son temps? Sam Lee Wong me sert parfois d'exemple dans sa ténacité silencieuse. Stépan, bien entendu, n'est qu'une brute, pourtant cette brute en vient un jour à éprouver le souci de protéger du gel, pour une nuit encore, les fleurs du jardin de Martha. J'avoue qu'il m'a causé une grande surprise en accomplissant ce geste. Moi-même qui écrivais l'histoire ne m'y attendais pas.

Je n'aime pas avoir à défendre mes

personnages. Cela me donne le sentiment d'avoir manqué mon coup et que tout serait à recommencer.

Il est vrai, lorsqu'on a eu le malheur d'écrire des livres, on est astreint à devoir toujours venir les expliquer. Il vaudrait mieux, je pense, se mettre à en faire d'autres.

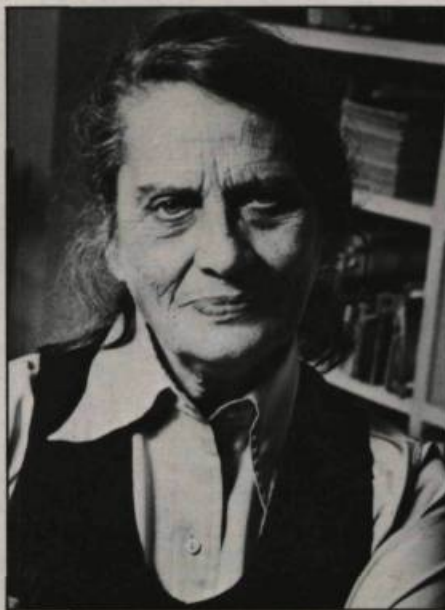
Ce n'est pas moi qui réserve un sort malheureux ou non aux personnages de mes livres. Je les ai accueillis tels qu'ils se sont présentés à moi. Tout simplement j'ai peut-être une propension à mieux recevoir les affligés. Pourtant que j'aime aussi ceux qui savent nous réjouir!

• Vous semblez accorder à la femme une très grande importance. À quoi cela tient-il ?

— Dans mes écrits, j'ai accordé, il est vrai, à la femme, peut-être encore plus à la mère, une très grande importance. C'est que, dans la vie comme du reste dans la littérature, elle me paraît détenir l'un des rôles toujours les plus signifiants de l'évolution humaine. Je ne parle pas de la mère simplement biologique, mais de la mère qui donne soins, tendresse, lumière, désireuse pour son enfant de plus qu'elle n'a elle-même atteint, prête, comme le fut ma propre mère, à d'inouïs efforts pour qu'il la dépasse, réalisant à travers un autre ses rêves d'avancement, et qui se trouve ainsi à la pointe extrême du progrès, si l'on entend par progrès la lente montée continue des êtres vers une meilleure humanité.

En outre, on ne parle bien que de ce que l'on connaît le mieux. Parmi les écrivains, il m'a toujours semblé que les hommes en général parlent mieux des hommes, et les femmes des femmes, que le contraire. Il y a des exceptions, Heathcliff par exemple, l'un des héros les plus envoûtants de toute la littérature. Il reste que peu d'écrivains chez les hommes ont tellement bien réussi leurs portraits de femmes. Shakespeare, oui, extraordinairement. Ses jeunes filles surtout sont tellement jeunes filles que l'on a envie de danser, chanter et pleurer tout à la fois avec elles. De même Tolstoï avec son infiniment douloureuse Karenine, sa pétillante Natacha. (Que ce sévère prêcheur, ce vieil ours, au fond, ait donné vie à de si délicieuses jeunes filles, je n'en reviens pas.) Balzac aussi, sûrement. Et passablement d'autres, malgré tout. Quant à Bovary, cette créature me paraît si manifestement sortie d'un cerveau radicalement homme que malgré l'allure de l'histoire, j'ai peine à lui accorder créance. Son auteur avait bien raison de proclamer à tout vent: «Bovary c'est moi!»

Ce qui nous amène à considérer que l'esprit créateur, tel que le voyait Virginia Woolf, pourrait bien être constitué, à part égale, des dons et de l'homme et de la femme.



• Vous avez donné une voix à tant d'immigrés perdus dans les vastes plaines de l'Ouest canadien. Comment ont-ils réagi à la lecture de vos livres, à l'image que vous donnez d'eux au reste du monde ?

— Les immigrés, dont j'ai en effet beaucoup parlé dans mes livres, je ne peux m'empêcher de le constater maintenant que j'y pense, y ont peu réagi. Soit qu'ils ne se reconnaissent pas dans les descriptions que je fais d'eux — ce qui me peinerait. Soit qu'ils ne veulent pas se reconnaître comme des immigrés. Je me rappelle par ailleurs avoir reçu une déchirante lettre d'une jeune Vietnamiennne, me disant qu'elle s'était mortellement ennuyée depuis des années à Montréal, sans affection, sans qui que ce soit, et ne s'était sentie consolée qu'à la lecture de *La Rivière sans repos* alors qu'elle s'était faite une amie en quelque sorte d'une solitaire comme elle, de ma pauvre et errante petite Inuit Elsa.

Cette lettre m'a bouleversée.

• Pourquoi tant de vos personnages inspirent-ils la pitié ?

— Parce que même ceux que j'admire, je les plains aussi du plus profond de l'âme. Aucun être humain n'est à l'abri. Il ne se passe pas de jour sans que ne me revienne à l'esprit le cri fraternel: «Si j'étais Dieu, j'aurais pitié des hommes.»

• Lequel de vos personnages vous tient le plus à cœur ?

— Aucun plus qu'un autre. Simplement, à tour de rôle, chacun m'a tenu à cœur profondément, puis a cédé sa place à un autre que j'ai tout autant aimé et qui aussi s'est en allé. Quelques-uns ne sont jamais revenus. D'autres, je les revois parmi les vivants. Ainsi, l'autre jour, en

regardant, à la télévision, le Pape, à la tête un peu carrée, plutôt plate au sommet, je me suis dit: «Mais il a la tête de mon petit Nil de *Ces enfants de ma vie*. C'est tout à fait la même tête slave.» Et je n'en revenais pas de revoir mon petit Nil sous les traits du Pape, dans une grande cape flottante. Un peu plus et je m'attendais à l'entendre chanter.

• Comment vivez-vous en compagnie de tous vos personnages présents ou passés ?

— Je crois parfois apercevoir, à l'horizon, mes personnages du passé. Une bizarre petite foule de gens qui ne se connaissent pas entre eux et qui n'ont en commun que d'être en quelque sorte mes enfants esseulés. Pauvres ombres, c'est vrai que sans moi elles ne seraient pas. J'en ai le cœur troublé. C'est alors que je désirerais avoir fait plus pour eux que je n'ai fait. Avoir mieux réussi ma tâche. Mais la tâche faite n'est jamais qu'un point de départ vers une autre qui sera elle aussi point de départ...

Aperçoit-on enfin comment on aurait dû s'y prendre que déjà le temps est écoulé, son tour est passé.

• Comment faut-il lire vos descriptions, si complexes qu'elles semblent prendre à charge le destin de vos personnages ? Sont-elles d'abord un reflet du paysage intérieur de vos personnages ?

— Mes descriptions, fréquentes il est vrai, de la nature et des paysages doivent correspondre au lancinant besoin que j'ai — qu'ont souvent mes personnages — du monde de l'eau, des arbres, du ciel, des espaces et des petites créatures libres qui y habitent. La nature, en dépit de cruelles affections qui nous guettent tous, me parle de la splendeur de vivre et de ce qu'il doit y avoir juste au-delà de cette ténue frontière qui nous sépare de l'invisible.

Infiniment mieux que toutes les philosophies me consolent la voix du vent dans les arbres, le chant de la vague et, soudain, au crépuscule, l'exultant trille lancé par quelque petit oiseau au gosier mince comme le fil, que j'aperçois tout tremblant encore, sur la branche, de sa surprenante musique.

C'est alors que je saisis le mieux, je crois, combien la vie douloureuse recèle de beauté et de douceur.

• Comment voyez-vous Bonheur d'occasion aujourd'hui ?

— J'ai fini par pardonner ses excès à *Bonheur d'occasion* comme on pardonne à quelqu'un sa jeunesse en lui tenant compte d'avoir fait alors du mieux qu'il pouvait.

Questionnaire préparé par
Gilles DORION
et Maurice ÉMOND